

Compte rendu

Ouvrage recensé :

David A. BALDWIN (dir.), 2008, *Theories of International Relations*, coll. The Library of Essays in International Relations, Farnham, Ashgate, 725 p.

par Jérémie Cornut

Études internationales, vol. 41, n° 1, 2010, p. 98-100.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/039619ar>

DOI: 10.7202/039619ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'innovation dont fait montre Giacomo Chiozza tient aussi à la réfutation convaincante de l'idée du *soft power* (puissance douce) avancée par Joseph Nye. En effet, à s'en tenir à Joseph Nye, l'admiration à l'égard de la culture des États-Unis et de son système politique emporte le soutien à l'égard des États-Unis ou « américanophilie ». Cette relation de cause à effet ne résiste pas à l'épreuve de vérification faite par Chiozza : à partir des résultats des sondages d'opinion, il apparaît que dans les pays musulmans et européens il existe un clivage entre, d'une part, l'admiration des États-Unis d'Amérique au regard de son régime démocratique, de ses performances technologiques, de son industrie cinématographique, de son système éducatif et, d'autre part, le rejet simultané et massif de la politique étrangère des États-Unis.

Au total, dans neuf chapitres d'une égale importance, Giacomo Chiozza parvient à éclairer, dans sa complexité, le phénomène de l'antiaméricanisme et à poser des bases nouvelles pour l'étude de la « puissance douce » selon des affinités électives et non plus dans une relation de cause à effet. Toutefois, il aurait été intéressant que cette conclusion épistémologique soit dégagée de manière explicite lorsque l'auteur réfute la thèse de Joseph Nye ; de même, l'analyse aurait été enrichie si l'auteur avait montré dans quelles circonstances d'action ou de jugement le citoyen ordinaire procède à l'exclusivisme sentimental aux dépens de la cohabitation observée d'ordinaire entre admiration et rejet ; la simplification des attitudes ou des préférences est un champ fécond. Par ailleurs, puisque Giacomo Chiozza a opté pour une approche biographique de l'antiaméricanisme montrant que la vie de ce phénomène est fonction d'une multiplicité de facteurs,

il aurait été convenable de s'interroger sur l'universalité et l'opérationnalité du concept d'antiaméricanisme.

Luc SINDJOUN

*Département de science politique
Université de Yaoundé II, Cameroun*

Theories of International Relations

*David A. BALDWIN (dir.), 2008,
coll. The Library of Essays
in International Relations, Farnham,
Ashgate, 725 p.*

L'ouvrage dirigé par Baldwin est l'un des onze volumes de la série *Library of Essays in International Relations*, qui tente de réunir les articles les plus marquants publiés dans les revues de la discipline. Il s'agit là du sixième volume de la série, consacré au bilan des théories des relations internationales.

Theories of International Relations réunit vingt-quatre articles, regroupés en cinq parties, après une introduction de Baldwin lui-même qui fournit le contexte de publication de chacun de ces articles. La première partie approfondit différentes variantes de trois approches – même si d'autres sont également mentionnées : l'approche néoréaliste structuraliste et stato-centrée (articles de Gilpin et Waltz), le libéralisme/institutionnalisme qui veut réintégrer la politique intérieure dans l'étude des relations internationales (Moravcsik et Milner), de même que le constructivisme axé sur les normes et leur intériorisation (Finne-more et Sikkink). La suite de l'ouvrage fait principalement dialoguer ou monologuer ces approches autour de quatre thèmes réunis en quatre parties : le lien entre politique intérieure et politique internationale, les notions d'institution et d'anarchie, le concept de puissance et, enfin, la guerre et la sécurité.

La deuxième partie est ainsi un approfondissement du libéralisme : trois des quatre articles de cette partie (écrits par Putnam, Fearon et Doyle) s'intéressent à l'influence de la politique intérieure sur la politique internationale. Le quatrième, écrit par Gourevitch, renverse cette image et examine l'impact du système international sur la politique intérieure. Les deux dernières parties approfondissent le réalisme : elles énumèrent et précisent les différents usages des concepts d'« équilibre de la puissance » (Haas), de puissance (Baldwin, Barnett et Duvall), d'« intérêt national » et de « sécurité nationale » (Wolfers), de « dilemme de la sécurité » (Jervis) et des causes des guerres (Fearon et Levy).

La seule partie où différentes approches dialoguent véritablement est donc la troisième, qui, avec sept articles, représente à elle seule presque un tiers de l'ouvrage. Après des développements nuancés sur la mondialisation des années 1990 (Held, McGrew, Keohane et Nye), le débat porte sur l'importance des institutions internationales.

Mearsheimer conteste que les institutions internationales soient un facteur de paix et de stabilité, et défend le fait que l'équilibre de la puissance continue de structurer le monde de l'après-guerre froide. En réponse à Mearsheimer, Keohane, Martin et Simmons montrent que les institutions internationales remplissent leurs « promesses », notamment par un tour d'horizon des recherches théoriques et empiriques sur les institutions internationales. Dans cette optique, il faut se demander de quelle manière les institutions comptent, et non plus seulement si elles comptent. D'une certaine façon, l'article de Wendt est lui aussi une réponse à Mearsheimer. L'anarchie étant « ce que les États en font », elle

n'a pas de pouvoir causal indépendant. À ce titre, l'égoïsme et la politique de puissance sont des institutions construites par les États, dont les identités et les intérêts peuvent changer dans un sens plus coopératif. Parce qu'ils permettent de bien saisir en quoi s'opposent néoréalisme, néolibéralisme et constructivisme, ces quatre articles forment un ensemble d'un grand intérêt – d'autant plus qu'au cours de leur dialogue d'autres points de vue théoriques sont analysés.

Tous ces articles sont écrits par des internationalistes confirmés et ils ont tous été publiés dans les revues de la discipline les plus connues (neuf sont notamment parus dans *International Organization*). La majorité de ces articles sont devenus des classiques incontournables et se trouvent parmi les plus cités de ces vingt dernières années. Leur qualité est donc incontestable, et leur lecture, souvent passionnante, apporte beaucoup à la compréhension des relations internationales.

Plus contestable est la sélection effectuée par Baldwin. Ceux qui considèrent avec Hoffmann que les relations internationales « sont une science sociale américaine » verront leur conviction confirmée : tous les auteurs, sauf trois, sont américains, et viennent d'un petit nombre d'universités. Cela biaise inévitablement le panorama de la discipline proposé. Ainsi, peu d'articles remettent en cause le néoréalisme, ceux qui le contestent se contentant généralement de le compléter avec un autre point de vue. Il y a donc une prépondérance du néoréalisme, du rationalisme et de la théorie des jeux, reflétée dans le choix des thèmes abordés, tandis que les approches critiques sont complètement ignorées.

Il s'agit donc plus d'un monologue des approches qui dominent la discipline aux États-Unis que d'un dialogue véritable entre une pluralité d'approches. Alors que certains thèmes sont récurrents et amènent des répétitions, une ouverture à des approches moins américaines et plus critiques aurait abouti à un panorama plus complet. Se limiter à un petit nombre d'approches et omettre tout débat métathéorique est gênant dans un ouvrage qui prétend dresser un bilan de la discipline.

Il est également légitime de s'interroger sur le public visé par cet ouvrage. Si l'on en croit la préface, celui-ci est destiné aux étudiants et aux professeurs. Mais les professeurs connaîtront la plupart des articles reproduits – l'intérêt est éventuellement qu'ils sont regroupés dans une édition impeccable reproduisant la mise en page originelle de chaque article. Les étudiants, quant à eux, trouveront ce recueil bien cher, alors que leur université est abonnée à pratiquement toutes les revues dont sont tirés les articles.

Jérémy CORNUT

Département de science politique
Université du Québec à Montréal, Montréal

**Guerrilla Diplomacy.
Rethinking International Relations**

Daryl COPELAND, 2009, Boulder, CO,
Lynne Rienner, 311 p.

Choisir un titre pour un ouvrage tient souvent de la quadrature du cercle. En l'espèce, il n'est pas certain que Copeland ait surmonté la difficulté de la meilleure manière qui soit. *Guerrilla Diplomacy* aiguise certes la curiosité, mais le lecteur devra patienter pour en comprendre le sens, lequel ne sera explicité que dans le dernier quart du

livre. Quant au sous-titre, *Rethinking International Relations*, il induit le lecteur potentiel en erreur, car le propos de Copeland n'est pas de repenser les relations internationales mais bien de refonder la diplomatie, voire, plus largement, la politique étrangère. De surcroît, si cette dernière entreprise s'appuie sur une analyse de l'état du monde contemporain, elle ne relève pas d'une approche réaliste stato-centrée – laquelle justifierait l'utilisation du vocable *International Relations* – mais bien d'une démarche transnationale fortement teintée de libéralisme (au sens anglo-saxon) qui aurait justifié l'emploi du vocable *World Politics*.

Les 300 pages de *Guerrilla Diplomacy* forment un objet qui offre une forte résistance à la caractérisation. Cela tient sans doute pour une part à la personnalité de son auteur. Non pas tant qu'il soit si exceptionnel qu'un praticien s'essaie à l'analyse (Copeland fut diplomate de 1981 à 2009). Mais, en l'espèce, il s'agit bien d'une démarche réflexive dans la mesure où l'auteur s'efforce de repenser l'activité même à laquelle il a consacré l'essentiel de sa carrière professionnelle. L'exercice suppose toutefois une mise en contexte préalable. Si la diplomatie doit s'adapter, c'est parce que le monde change.

Dans la première moitié de l'ouvrage, l'auteur nous livre son interprétation du monde contemporain. Le lecteur aux neurones engourdis par le ronronnement des analyses *mainstream* aura tôt fait de retrouver sa tonicité cérébrale car Copeland – sans doute parce qu'il n'a pas été formaté dans le moule académique – ne recule devant aucune audace. Sont ainsi convoqués à la barre des grands témoins : les théoriciens de la dépendance, les néomarxistes ou encore